

Du bout des yeux

Volume 4, numéro 1, juillet-août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Du bout des yeux]. *Ciné-Bulles*, 4(1), 8-10.

Où étiez-vous le 15 septembre 1954? Voilà le genre de questions stupides qu'on pose à la radio. Comme si les gens pouvaient se rappeler... Le 15 septembre 1954, j'étais à Cabourg, je faisais des châteaux de sable avec ma soeur. Pendant que nous perdions l'Indochine, mes parents se disputaient. Ma mère voulait son indépendance. Mon père voulait la paix. Ce soir-là, ils se sont quittés pour toujours. À cause de Madeleine. "Entre Madeleine et moi, ça a été le coup de foudre", avait dit ma mère. Un peu plus qu'une amitié, un peu moins qu'une passion. Allez savoir. Un jour, je raconterai leur histoire. Une histoire pleine de bruit et de fureur, avec des uniformes bleu marine tachés de sang, quand des Français faisaient la chasse aux Juifs pendant que d'autres les aidaient à passer les frontières. Avec des femmes habillées new-lok, tailleur demi-saison et talon aiguille, quand la France de l'après-guerre roulait en 4 Chevaux en écoutant Jean Nohain. Il y aura des mariages, des anniversaires, les rues de Lyon sous la neige, l'odeur de l'ambre solaire, et des enfants, beaucoup d'enfants, aux joues barbouillées de larmes et de rouge à lèvres.

Je sais. Je sais que le passé ne reviendra plus, à quoi bon fouiller dans les souvenirs qui ne sont même pas les miens? Vous me trouvez naïve, je ne suis que cruelle. Le temps est venu de dévoiler un à un tous ces secrets, comme des lettres d'amour au parfum indiscret. Il faudra bien que j'aie le dernier mot.

DIANE KURYS

Du bout des yeux

● Jean Yannachronismes

Deux heures moins le quart avant Jésus-Christ a connu, paraît-il, un succès fou à Paris. Nul doute qu'il a perdu du mordant et des propriétés hilarantes quelque part au-dessus de l'Atlantique car, visionné à Montréal, il n'est plus très amusant. En fait, peut-être vaudrait-il mieux profiter d'un voyage du côté de l'Hexagone pour aller voir le film de Yanne, une superproduction franco-tunisienne qui reprend, tant bien que mal, le chemin oublié des péplums sans être plus désopilante qu'un mauvais Hercule ou qu'un maladroit Maciste.

Moins drôle que dans *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* (même si le titre est, une fois de plus, interminable), Jean Yanne s'applique à saboter joyeusement l'histoire. Il offre une version très personnelle de l'idylle qui devait immortaliser la divine Cléopâtre et le tout-puissant César. Il fait de la première une insupportable mégère jouée par une mauvaise actrice et du second, interprété avec brio par Michel Serrault, un homosexuel maniéré qui, au moindre bruit, se précipite en hurlant dans les bras virils de sa garde personnelle. Qu'avait-on besoin de reprendre le personnage créé par Serrault dans *La cage aux folles* et servi en rappel dans *La cage aux folles 2*? Coincé entre ces deux figures historiques, Ben-Hur Marcel (Coluche), petit garagiste opposé à César en qui Cléopâtre reconnaît un frère dont elle avait perdu la trace.

L'humour de Yanne, qui ne va pas sans quelques trouvailles, mise essentiellement sur les anachronismes. Le procédé n'a rien de nouveau et ce n'est sûrement pas *Deux heures moins le quart...* qui le renouvelle. Toute la quincaillerie du vingtième siècle y passe, de sorte que plus rien n'étonne. On a donc droit, dans le plus pur style roccoco-romain, à la boîte téléphonique, au taxi, au char de pompier, à la discothèque et même, oh génie, oh humour dévastateur, à la télédiffusion des jeux du cirque commentés par l'irrésistible Léon Zitrone. Non-Français, s'abstenir.

DISTRIBUTEUR: René Malo.



L'anti-héros de la Rome décadente, Ben-Hur Coluche.

● Du temps dans les voiles

À peine la poussière soulevée par le passage de *La bête lumineuse* commence-t-elle à retomber que Pierre Perreault donne à son public québécois et français *Les voiles bas et en travers*, un film d'une heure promis à une carrière beaucoup moins retentissante que le précédent mais qui fait place, lui aussi, à la controverse. Délissant l'arrière-pays pour tourner son regard vers le large, Perreault questionne l'histoire et propose une redécouverte de Jacques Cartier, l'homme et le personnage.

Dans la continuité de son oeuvre documentaire, une des plus cohérentes du cinéma québécois, le cinéaste revient sur les notions de pays, d'identité et d'appartenance. Stéphane-Albert Boulais, la tête de Turc de *La bête lumineuse*, découvre Saint-Malo avec émotion et va jusqu'à pleurer au pied de la statue de Jacques Cartier. Porte-parole des Québécois et Amérindiens par osmose, il discute ferme avec son vis-à-vis breton pour déterminer, allez donc savoir pourquoi, à qui appartient Cartier. Si vous êtes de ceux qui se demandent, question fondamentale, si Cartier était un forban, un poète, un explorateur ou un homme d'affaires, le film alimentera

sûrement votre réflexion. Si toutefois les livres d'histoire ne vous ont laissé que de vagues souvenirs des grands découvreurs, vous ferez fi de l'exhibitionnisme et du ridicule des protagonistes pour glaner dans **Les voiles bas et en travers** quantité d'informations intéressantes. Le film fait revivre Cartier et son époque en même temps qu'il évoque les conditions de travail des pêcheurs et la résignation des veuves de la mer.

Le film de Perrault vaut plus pour les témoignages qu'il réunit et pour l'habileté de sa conception que pour la problématique qu'il explore, inutilement le vide. Le réalisateur en aura tout de même profité pour renouer avec l'Ile-aux-Coudres et la Bretagne. Il ajoute de cette manière à une oeuvre cinématographique consacrée à une parole essentiellement masculine et aux gardiens de la tradition.

Stéphane-Albert Boulais, qui assure la recherche en plus d'apparaître à l'écran, y aura trouvé une meilleure tribune que dans **La bête lumineuse**. Toutefois, il ne parvient ni à rendre véritablement hommage à Cartier, ni à trouver le ton ou le propos qui rejoindraient le spectateur québécois. On peut se demander au nom de quels Québécois il prend position tellement ses interventions apparaissent peu représentatives.

Cartier est décidément à l'honneur cette année. À l'initiative de Parcs Canada, Marc Blais vient de tourner, sur le Bel Espoir 2, une reconstitution du voyage qui devait mener Cartier de la Martinique au Saint-Laurent. Puisse-t-il rendre justice au personnage.

DISTRIBUTEUR: Office national du film

● Pourquoi l'étrange M. Zolock tenait-il tant à ce qu'on s'intéresse à la bande dessinée?

Après un premier long métrage de fiction, le drame policier **Les yeux rouges**, Yves Simoneau propose un document-fiction au titre fantaisiste, **Pourquoi l'étrange M. Zolock s'intéresse-t-il tant à la bande dessinée?** (70 minutes). L'intrigue s'empresse d'ailleurs de répondre à cette question essentielle. Présenté en première à la télévision payante (Premier Choix) au printemps, **Zolock** peut être considéré comme un produit destiné en premier lieu à la télévision. Même si le film a été tourné en 16 mm., le marché des salles apparaît comme très secondaire.

Simoneau s'est laissé gagner par l'humour de son sujet, la bande dessinée. Un ingénieux petit scénario justifie la présence d'entrevues et l'utilisation d'extraits de dessins animés. Dieudonné (Michel Rivard), un détective plutôt naïf, rapporte à son client, l'étrange et antipathique M. Zolock (Jean-Louis Millette), les résultats de l'enquête qu'il a menée auprès d'une vingtaine de créateurs de la bande dessinée française, belge et québécoise (présentés dans le désordre). Les témoignages s'accumulent. À écouter Bretecher, Greg, Franquin, Gotlib, Garnotte et les autres, le sombre M. Zolock, chez qui rôdent Philémon et Achille Talon (tellement silencieux qu'il en devient méconnaissable), devient de plus en plus inquiétant. Il finira par avouer son rêve fou, démesuré, grandiose: créer une bédé où les méchants l'emporteraient sur les bons. Mal lui en prendra, on ne bouscule pas si aisément un genre où la morale donne systématiquement raison au bon droit.

L'information est livrée à petites doses, découpée en chapitres et servie avec plus ou moins d'humour selon l'esprit de repartie de l'interviewé. Un dessinateur parlera de son rythme de travail, un autre de l'évolution de ses personnages, de sa technique, de ses préférences ou de la mise en marché de ses produits. Les bédéphiles enragés, dévoreurs de phylactères et collectionneurs de fanzines, ne doivent pas chercher la pierre philosophale du côté de chez Zolock. Ils risqueraient d'être déçus. Le film de Simoneau ne prétend pas offrir un historique détaillé de la bédé de langue française pas plus qu'il ne tire une radiographie de son expression moderne. À peine laisse-t-il entrevoir la pointe de l'iceberg. **Zolock** tient plutôt du tour d'horizon humoristique.

Simoneau signe là un film très accessible, amusant, et visuellement assez réussi, loin du terne "show de chaises" auquel certains associent encore le documentaire. **Zolock** plaira certainement aux jeunes de 7 à 77 ans pour peu qu'ils aient déjà pris plaisir à lire les aventures d'Astérix, de Gaston Lagaffe ou de Michel Risque. En bon document de "vulgarisation", il permettra au lecteur avide d'information d'associer des têtes et des personnalités aux noms des créateurs des plus importantes bandes dessinées d'expression française. Des têtes qu'on connaît plutôt bien comme celle du grand Fred (le papa de Philémon), d'autres qu'on découvre avec plaisir, comme celle de Gaboury (l'auteur des sanglantes tranches d'humour de **Croc**).

Visiblement désireux d'atteindre des marchés étrangers avec son **Zolock**, Simoneau place les créateurs québécois sur un pied d'égalité avec leurs confrères européens. Il ne fait pas de cas de la difficulté-de-survivre-de-son-art dans un petit pays de six millions d'habitants. Personne ne s'en plaindra.

DISTRIBUTEUR: Filmoption Internationale



● Mangeuse d'homme

L'histoire de **La Plante** est toute simple. Un homme (Ghyslain Tremblay) voit la plante qu'il vient d'empoter pousser d'étrange façon, à un rythme hors de l'ordinaire. Après une relation complice d'assez courte durée, la plante prend ses aises, longe les murs, déplace les objets, s'approprie rapidement tout l'espace et va jusqu'à déloger celui qui l'a introduite dans sa demeure. Si la fantaisie ne tournait au cauchemar, ce court métrage de treize minutes pourrait être présenté sans réserve à un public d'enfants. Il en va malheureusement autrement.

La plante combine le réel et l'animation, ce qui explique la collaboration des réalisateurs Joyce Borenstein et Thomas Vamos. Le travail d'animation, par ailleurs très réussi, diffère de celui des films précédents de Joyce Borenstein. Le scénario rappelle l'avant-dernier film de Thomas Vamos, **Le jongleur**: même naïveté du personnage masculin, même solitude, même humour léger, même perte de contrôle d'un objet-compagnon.

DISTRIBUTEUR: Office national du film



Avant



Après

DU COQ À L'ÂNE

● À l'occasion du congrès annuel de l'Association des producteurs de films du Québec (A.P.F.Q.), de l'Association québécoise des distributeurs de films (A.Q.D.F.) et de l'Association québécoise des industries techniques du cinéma et de la télévision (A.Q.U.I.T.), le milieu cinématographique québécois inaugurait le Palais des Congrès de Montréal (les 17 et 18 juin 1983). On y a beaucoup parlé des débuts décevants de la télévision payante et des millions de dollars grâce auxquels la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne pourra soutenir la production, par l'entreprise privée, d'émissions de qualité aux heures de grande écoute. Ce programme touche les émissions présentées à Radio-Canada, Télé-Métropole, C.B.C. et C.T.V. L'offre était si belle que même Télé-Métropole, habituellement peu sensible aux états d'âme et aux projets des producteurs québécois, a envoyé un représentant pour explorer le terrain.

L'A.P.F.Q. a remis un prix au documentaire Arthur Lamothe pour l'ensemble de son oeuvre. Un prix qu'a bien mérité le réalisateur de **Bûcherons de la Manouane** et de **Carcajou et le péril blanc**.

● L'an dernier, suite à la disparition de la Semaine du cinéma québécois, on créait, in extremis, les Rendez-vous d'automne du cinéma québécois. Modeste et bien organisé, l'événement remporta un succès appréciable. Il ne restait, en 1983, qu'à reprendre la formule et à l'améliorer.

En juin, on mettait le gouvernail entre les mains de Louise Carré (**Ça peut pas être l'hiver, on n'a même pas eu d'été**). Ces deuxièmes Rendez-vous débiteront le jeudi, 29 septembre et se poursuivront jusqu'au dimanche, 2 octobre. En plus de présenter les productions québécoises récentes (il est question des courts métrages financés par l'Institut québécois du cinéma et la Société Radio-Canada, de **Sonatine** de Micheline Lanctôt, de **Rien qu'un jeu** de Brigitte Sauriol), on prévoit la tenue de deux colloques. Le premier, qui se tiendra le vendredi matin, portera sur la situation du documentaire québécois. Le second, qui aura lieu le samedi matin, traitera de l'image du cinéma québécois dans les médias de masse. Dans le même esprit, on souhaite pouvoir inviter aux Rendez-vous un journaliste de chacune des dix régions administratives du Québec de manière à brosser un portrait d'ensemble de la relation médias-cinéma québécois.

● Le premier colloque de l'Association québécoise des études cinématographiques se tiendra les 28, 29 et 30 octobre à la Cinémathèque québécoise. Autour du thème général "Le cinéma: théories et discours", on tiendra trois ateliers thématiques: "Les discours analytiques et critiques", "Le cinéma, la profession et les institutions" et "Les pratiques d'écritures et les choix des récits". Au total, une douzaine de communications, des discussions et la présentation du film **Faux-fuyants** (1983) d'Alain Bergola et Jean-Pierre Limousin suivie d'une discussion avec Bergola. Jean-Daniel Lafond est responsable de l'organisation du colloque.

● Suite aux nombreuses pressions des usagers, l'Office national du film a reporté la fermeture de huit de ses bureaux régionaux de distribution. Les bureaux québécois de Chicoutimi et de Trois-Rivières ont donc droit à un sursis. Toutefois, comme prévu, les bureaux de Chicago et de Sidney (Australie) fermeront leurs portes, le premier cette année, le second en 1984.